

"C'est notre conviction profonde que la dévotion à saint Antoine de Padoue, telle qu'elle s'offre aujourd'hui, avec son déploiement de foi naïve, de prière, de charité chrétienne, et avec les larges aumônes qui en sont le résultat, répond à un besoin de notre époque.

"Qu'elle se généralise, et la paix ne sera pas loin d'être faite entre le capital et le travail, entre la richesse et la pauvreté. Quand parut saint Antoine, au XIII^e siècle, la société souffrait d'un malaise semblable à celui qui la travaille aujourd'hui. Les faibles gémissaient sous le joug des puissants. L'orgueil et le mépris régnaient en haut ; en bas, il y avait l'envie et la haine ; à presque tous les degrés de l'échelle sociale, se rencontraient l'amour éfréné des jouissances.

"Saint Antoine prêcha aux grands le détachement et l'humilité, aux déshérités de la fortune, l'abnégation, à tous, l'amour du prochain. On l'écouta. Dès lors, les riches considérèrent les pauvres comme leurs frères, et les secoururent ; les pauvres apprirent à supporter patiemment leur misère, à préférer les biens de l'âme à ceux du corps, et l'équilibre fut rétabli.

"Telle fut l'effet salutaire de la prédication de saint Antoine.

"C'était là sans aucun doute une mission spéciale que Dieu lui avait confiée.

"Aujourd'hui, comment ne pas voir la main de la Providence dans la rapidité avec laquelle se répand la dévotion au même saint Antoine ? Dieu ne l'aurait-il pas suscité de nouveau, ce Thaumaturge, pour coopérer à une nouvelle régénération de la société ?

Pour nous, nous n'en doutons pas."

Le *Message* est le complément naturel du bel opuscule de M. l'abbé DeLamarre : *La Dévotion à Saint-Antoine*, ouvrage dont la deuxième édition est presque entièrement épuisée.

Qu'on s'abonne donc à cet intéressant bulletin. Le prix de l'abonnement n'est que de vingt-cinq sous.

J.-C.

Nous regrettons d'apprendre la mort de M. Jos. Tremblay, père de notre confrère de Quatrième, M. Eugène Tremblay, arrivée à Saint-Alphonse, le 5 du courant. Nos condoléances à la famille éprouvée.

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Le prisonnier de Martial, l'homme méprisé, a détrôné l'orgueilleux philo-sophe, le puissant empereur, auprès du théâtre même de ses humiliations. Empruntons le langage de l'apôtre pour nous écrier : *Infirmus mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

UNE PROMENADE

DIMANCHE SOIR.—Petit à petit je fais connaissance avec la Ville Eternelle. D'abord je me familiarisai avec les environs du Collège canadien, et les quartiers de la Minerve et du Collège romain, où je suis les cours de théologie ; puis j'agrandis le champ de mes ex-

ursions, non cependant sans m'égarer parfois dans les rues tortueuses de la vieille capitale. Il n'est pas rare dans ces courses qu'on arrive tout à coup au Tibre ; c'est une bonne fortune, car il nous fournit des points de repère pour nous mettre sur la bonne voie.

Cet après-midi j'ai voulu faire une promenade sans but déterminé. Laissant derrière moi Sainte-Marie-Majeure, je gravis la montée du Quirinal. C'est au sommet, à l'intersection des rues des Quatre-Fontaines et du Vingt-Septembre, que sont placées les quatre célèbres fontaines qui donnent leur nom à la rue. A cet endroit, on a le palais du Quirinal à sa gauche ; à droite, on aperçoit au loin la porte Pie. C'est par là que les troupes de Victor Emmanuel entrèrent dans Rome, le 20 septembre 1870. J'ai vu la semaine dernière l'endroit où la brèche a été pratiquée ; j'ai lu les noms des soldats morts en combattant contre les zouaves pontificaux, et l'inscription qui l'accompagne ; des couronnes de laurier sont suspendues tout autour. Un jour, pourtant on fera disparaître ces marques, hélas ! trop évidentes, du triomphe passager des loges maçonniques.

Je descends le versant nord-ouest du Quirinal ; j'admire en passant la façade du palais Barberini, je traverse la place de ce nom et j'entre dans la rue Sixtine qui est le prolongement de celle des Quatre-Fontaines. J'arrive à l'église de la Trinité-des-Monts ; au lieu de continuer au Pincio, je descends, par le vaste et imposant escalier d'Espagne, à la place désormais célèbre par la colonne de l'Immaculée Conception, inaugurée par Pie IX, le 8 décembre 1857. Je me dirige enfin vers l'église de Saint-Joseph à Capo le Case.

C'est avec peine que je puis y pénétrer tellement est nombreuse la foule qui se presse pour entrer et sortir. On y célèbre le troisième centenaire de la mort de saint Jean de la Croix, réformateur de l'ordre des Carmes, lesquels desservent cette église ainsi que celle de Notre-Dame des Victoires. Un prédicateur était dans la tribune et la parcourait en tout sens en faisant force gesticulations. L'auditoire paraissait prêter attention au discours ; pour moi, je ne pouvais suivre l'orateur, puisqu'il parlait en italien. Mais que cette déclamation me parut théâtrale ! Com-

me l'homme apparaissait, avec l'ambition de produire de l'effet, et combien peu on sentait le prêtre simple et sans prétention qui ne cherche que le bien des âmes et la gloire de Dieu ! Il faut avouer que le caractère italien se prête volontiers à ce genre d'éloquence, qui peut sembler quelque peu exagéré à nous, habitants du Nord.

Je m'en retournais au Collège, lorsque je vis venir un homme qui attira mon attention ; sa démarche, tout son maintien me rappelèrent un de mes paroissiens, et soudain je me trouvai transporté par la pensée au milieu de mes ouailles. L'imagination, en pays étranger, est si facilement mise en éveil pour raviver le souvenir des choses du pays ! L'illusion ne dura qu'un instant, la réalité la remplaça bientôt et me laissa seul, coudoyant des étrangers que je ne connaissais pas et qui ne parlaient pas la langue que j'ai apprise de ma mère.

LE PLAIN-CHANT

8 DÉCEMBRE.—Je ne suis pas musicien et je ne puis sentir toutes les beautés répandues dans une œuvre de grand maître. Ce que j'aime, ce qui m'émeut, c'est le chant grégorien. Est-il rien de plus solennel, par exemple, que la messe royale ou celle du second ton ? Il y a tel introït, telle antienne qui vous ravissent. Le chant des psaumes respire une simplicité pleine de grandeur qui fait passer dans nos âmes les sentiments qui animèrent le saint roi David ; on soupire avec lui au souvenir de ses faiblesses ; avec lui, on se laisse entraîner aux élans de la reconnaissance, à la pensée des bienfaits du Seigneur, et l'on se réjouit du bonheur qu'on éprouve à son service.

Le chant grégorien ressemble aux cloches. Elles aussi font vibrer nos âmes à leur unisson. Quelquefois elles rendent un son triste comme la mort, adouci cependant par une note d'espérance : ce sont des glas. L'Église compte-t-elle un enfant de plus arraché à l'esclavage du démon, alors c'est un cri d'allégresse que jettent à tous les échos les joyeuses volées du carillon.

Le plain-chant, les cloches sont, avec les orgues, les trois grandes voix de l'Église qui suffisent à tout et que rien ne peut remplacer.

(A suivre)

LAURENTIDES.